

**Marie Étienne**

## **Le devoir d'inventer**

La poésie est-elle réactionnaire ? Je ne comprends pas la question. Alors, remplaçons-la par d'autres. De quelle poésie parle-t-on ? Que signifie, ici, réactionnaire ? Et répondons-y, pour commencer, par une constatation : il arrive qu'une question contienne déjà sa réponse. Envisager que la poésie (à définir) est réactionnaire (à définir) revient à se placer du point de vue de ceux qui se sont approprié le terme de poésie et qui, du haut de leurs convictions récemment élaborées, décrètent que ses antécédents sont caducs. Car il semble que ce soit ainsi qu'il faille comprendre le mot de réactionnaire : caduc, dépassé, hors mode, hors courant salvateur car moderne. Qui sont ces gens-là ? Que mettent-ils sous le mot poésie ? À les entendre, la poésie serait partout. Dans un coucher de soleil, dans un brin d'herbe balancé par la brise du couchant. Dans une manière de penser, de vivre, de jeter par-dessus bord tous les stéréotypes. Voilà qui n'est pas nouveau. Depuis que les poètes eux-mêmes ont voulu la renouveler, disons, en gros, depuis Victor Hugo et les Romantiques qui ont disloqué l'alexandrin, depuis Baudelaire qui a (presque) inauguré le poème en prose, depuis Mallarmé qui l'a théâtralisée sur la scène de la page, depuis Rimbaud qui l'a transformée en soleil éthiopien, depuis les Surréalistes qui l'ont décrétée automatique, depuis Apollinaire qui l'a coulée en dessins, la poésie a perdu ses digues en gagnant sa liberté.

Les poètes contemporains, ceux du moins avec qui je suis de connivence, pratiquent indifféremment le vers libre et le vers compté mais aucun ne renie la tradition et l'héritage. Au contraire, ils en tiennent compte, ne serait-ce que pour mieux se situer par rapport à elle, la tradition, à lui, l'héritage, pour s'en enrichir et s'en détourner. Alors, en quoi diffèrent-ils d'avec les autres ? En ce que, probablement, ils continuent plus ou moins à préférer l'écrit au reste, sans pour autant éliminer la possibilité de l'oralité, de la musique et de la théâtralisation. Ils continuent à penser que la poésie nécessite avant tout une mise en forme particulière, quitte à ce que cette mise en forme ne leur soit pas dictée par une tradition, mais qu'elle soit inventée par eux, pour le bien de leur cause.

Alors, que les tenants de la nouvelle (?) poésie (?) œuvrent de leur côté si ça leur chante, dans une direction qui m'échappe et avec des points de vue, s'ils en ont, que j'ignore ! Et que les autres, les héritiers d'un genre qui a une longue histoire, poursuivent dans leurs propres et multiples voies, en les variant infiniment, les yeux fixés sur ce qui continue à leur donner force et cœur à l'ouvrage et qui a quelque chose à voir avec la beauté.

Mais c'est cela peut-être justement qui est dépassé : la croyance en une conversion possible, par le langage, du chaos en mise en ordre, de l'horreur et de l'affliction extrême en quelque transcendance qu'on nommera comme on voudra.

Je vais toutefois conclure, bien que ce ne soit pas dans ma nature, par des considérations pessimistes. La poésie telle qu'un grand nombre d'entre nous l'avait envisagée jusqu'à

ce jour semble en difficulté, on ne peut le nier, ou plutôt, elle paraît se noyer dans le magma contemporain. Plus rien n'émerge de ce dernier, tout se confond, tout se mélange. Où sont les personnages majeurs qui servaient de repères ou de figures de proue, les mouvements, les lieux où l'art et la pensée naissaient et prenaient force ? Sont mis sur le même plan, chanteurs de rap et philosophes, séries télévisées et œuvres complètes dans la *Pléiade*. Ce pourquoi un poète a commencé d'écrire voici vingt ou trente ans, ce vers quoi il tendait tout entier semble avoir disparu. D'aucuns diront : « La poésie en France n'est plus. Voyez ce qui se passe ailleurs, en Angleterre, en Allemagne, au Canada, dans les pays arabes, même aux États-Unis ». Propos risibles. Comme si la situation était propre à la France et ne concernait pas le monde – au moins l'occidental.

La solution n'est pas dans un brouillage croissant. L'avenir est obscur. Il reste le besoin de l'art en général, de la littérature et de la poésie, inaliénable. Celui du simulacre, de la mise à distance qui nous permet de raconter notre existence en la vivant. Ne « *vivre sur aucune scène d'aucun théâtre imaginaire* » est impossible, disait Antoine Vitez en pensant à Peer Gynt qui avait essayé de se débarrasser, comme un oignon, de ses pelures successives, c'est-à-dire des personnages et des identités qu'il endossait. Et pour finir avec un maître ès pessimisme, Thomas Bernhard, cité par Monique Le Roux dans le numéro 33 du journal *En attendant Nadeau*, « *Désormais règneront (...) une clarté plus haute et un froid bien plus hostile que nous ne pouvons l'imaginer.* »

Antoine Vitez, Thomas Bernhard, morts avant le pouvoir dévorant de la Toile, que seraient-ils au temps présent ? Je m'interroge souvent à propos du premier avec curiosité, lui qui savait si bien pratiquer la « réclame », qu'il préférait de loin à la « pub » ou la « com », pour attirer vers lui le public de théâtre ; qui aimait tant les lettres envoyées par la poste et prétendait que l'art, comme toute religion, peut s'exercer dans le retrait, pour quelques-uns<sup>1</sup>.

Nous avons désormais, pour être à la hauteur de l'art que nous aimons et que nous préférons, le devoir d'inventer, comme Igor Stravinsky y incitait déjà au siècle précédent.

<sup>1</sup> Marie Etienne, *En compagnie d'Antoine Vitez* (éd. Hermann, 2017).

Marie Étienne auteure d'une vingtaine d'ouvrages, poésie, essai, articles, récits, romans. Elle a longtemps collaboré avec Antoine Vitez et Maurice Nadeau et est aujourd'hui rédactrice à la revue [En attendant Nadeau](#). Derniers livres parus : en poésie-prose *Haute Lice* (José Corti, 2011), *Cheval d'Octobre* (Tarabuste, 2015) ; un essai : *En compagnie d'Antoine Vitez* (éd. Hermann, 2017). Deux ouvrages collectifs lui ont été consacrés : la Revue Nu{e} (2011) et *Marie Etienne, Organiser l'indicible* (éd. L'Improviste, 2013) par Marie Joqueviel Bourjea.